

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



### AFRIQUE MÉRIDIONALE



*Lettre de M. MABILLE, écrite de Hermon sous la date  
du 24 mars 1860.*

Premières observations du nouveau missionnaire. — Le roi Moshesh —  
Visites aux stations. — Hébron. — Morija. — Thaba-Bossiou. —  
Bérée. — Mékuatling. — Bethléhem. — Retour à Hermon.

Messieurs et chers frères ,

Je viens de rentrer à Hermon, après avoir visité, un peu en courant, la plupart des stations du Lessouto proprement dit. Je rends grâces au Seigneur de ce que j'ai vu et entendu. Je m'attendais à voir beaucoup de choses remarquables ; mon attente a été surpassée, et je puis dire que pour moi cette courte visite se résume en ceci : c'est que l'œuvre du Seigneur prospère, quoique au milieu de beaucoup d'obstacles, et j'y prendrai volontiers ma part dès que le Seigneur m'aura ouvert une porte. Voici quelques détails.

Un soir, il y a environ six semaines, nous entendîmes les pas de plusieurs chevaux gravissant la colline sur laquelle est située la station d'Hermon. C'était Moshesh, accompagné de M. Arbousset et d'une cinquantaine de cavaliers. Pour moi, c'était tout un événement. Débarqué tout récemment en Afrique, je ne me suis pas encore débarrassé complètement de mes notions européennes sur la royauté. Pour dire vrai,

je fus plus surpris que déçu à la vue de Moshesh. Je vis un homme de haute taille, bien fait, habillé comme moi, sans apparat ni recherche. Ce qui le distinguait des gens de sa suite, c'était plutôt ce sans-gêne imperturbable qui appartient volontiers à ceux qui ont l'habitude de commander. Le seul trait, au repas du soir, qui me rappela son origine et sa position, fut de le voir, une fois son appétit satisfait, recevoir sur son assiette un peu de tout ce qui se trouvait sur la table, et le passer à ses favoris, un de ses fils ou quelque autre. Le matin venu, nous le primes à part pour lui présenter les salutations de son ancien missionnaire et celles des Eglises de France et de Suisse; nous lui parlâmes aussi des prières fréquentes que les chrétiens de ces pays adressent sans cesse à Dieu pour lui. La réponse ne fut pas courte. Dans des occasions semblables, il a malheureusement l'habitude caractéristique de remonter à la création, ou tout au moins, si le temps ne le permet pas, aux commencements de l'œuvre des missions dans son pays, c'est-à-dire à près de trente ans en arrière. Cette fois-ci, comme toujours, il s'en tint à sa méthode. Heureusement, un incident sans importance vint mettre fin au discours royal, qui avait déjà duré près d'une heure. Entre autres choses, il nous exprima son plaisir de voir de nouveaux missionnaires se préparer à occuper les places vides. Il nous dit aussi qu'il était confus de se sentir toujours le même, malgré les prières nombreuses adressées en sa faveur, etc., etc. Des phrases de ce dernier genre reviennent fréquemment dans la bouche de la plupart des chefs, qui semblent vouloir se faire pardonner leur attachement au paganisme par des confessions plus adroites que sincères. Pauvre Moshesh ! il est bien à plaindre à tous les égards : d'un côté, la situation politique du Lessouto est peu satisfaisante, par suite des événements qui se passent actuellement chez les Boers, nos voisins ; d'un autre côté, il semble avoir bien rétrogradé. Les avertissements du Seigneur ne lui

font cependant pas défaut. Dernièrement, à l'occasion d'un orage de grêle, il avait ordonné des purifications. Eh bien ! pendant plusieurs jours consécutifs, la grêle est tombée sur sa montagne. Le feu du ciel a brûlé le toit d'une de ses maisons ; il a encore ordonné des purifications, mais le bœuf qui portait la viande du sacrifice est tombé mort sous sa charge. Moshesh n'en a nullement été ému. Lui et plusieurs de ses fils semblent s'appliquer à détourner de la vérité ceux qui commencent à s'occuper de leur âme ; malheureusement, ils ont réussi en plusieurs cas ; d'autres ont résisté, quelquefois de vive force. A Morija et ailleurs on ne voit presque plus de païens aux services du dimanche. Mais nous espérons que cette réaction en amènera une autre tout opposée ; Satan est à l'œuvre, il craint que sa proie ne lui échappe ; mais c'est en vain qu'il fait de puissants efforts, le Seigneur a déjà vaincu.

Le surlendemain, au matin, Moshesh reprit le chemin de Thaba-Bossiou.

Au même moment MM. Dyke, Arbousset et moi nous montions à cheval pour nous rendre à Hébron, où devait se trouver le reste de la famille Arbousset. Pendant plus de six heures, nous chevauchâmes à travers monts et vaux, en nous dirigeant sur la montagne au pied de laquelle Hébron est situé, et dont nous apercevions le sommet. A coup sûr, je n'eusse pas, il y a trois mois, estimé la distance de moitié aussi considérable ; mais j'avais déjà eu l'occasion, en traversant le désert du Karou, de remarquer que l'air est extrêmement pur et que la vue s'étend extrêmement loin. Le pays en lui-même est assez monotone ; à première vue, les montagnes sont bizarres ; tantôt c'est une pyramide dont les parois sont concaves ; tantôt un gros oblong ; quelquefois les hauts sommets sont découpés ou arrondis, tout autant de formes inconnues en Europe. Les vallons et les plaines se ressemblent. On voit ci et là des villages, des champs de blé

indigène ou de maïs, gardés par de petits noirs qui crient à qui mieux mieux, du matin au soir, pour épouvanter les oiseaux.

Le soleil avait déjà disparu derrière l'horizon lorsque nous aperçûmes la maison de notre frère Cochet, cachée en grande partie par les arbres d'un immense jardin. Avant la guerre, le tout appartenait à un Boer, qui, en compensation, occupe présentement, si ma mémoire ne me trompe pas, un ancien poste de la station de Béerséba. A peine étions-nous descendus de cheval, que nous fûmes entourés d'une bande de jeunes filles ; c'étaient les demoiselles Arbousset, arrivées la veille de Béthesda, en wagon, et qui n'attendaient que leur père pour continuer un bien long voyage dont la France est le dernier but. Il va sans dire que nous fûmes les bienvenus chez notre frère Cochet, qui, malgré la petitesse de sa maison et les embarras d'une nombreuse famille, trouva moyen de nous accommoder tous. Hébron est l'une des stations du Lessouto les plus exposées ; elle est très rapprochée de l'Etat libre, dont les limites territoriales s'avancent jusqu'au sommet de la plus petite des deux montagnes qui dominent la station, de sorte que, en cas de guerre, elle peut tomber entre les mains des Boers par un simple coup de main. Ce serait une perte fâcheuse : les avantages matériels qu'elle offre sont importants ; la position en est charmante : située comme elle l'est au pied de montagnes fertiles et à l'entrée d'un vallon boisé parcouru par un joli ruisseau, dont les sources se trouvent dans une gorge qui ne serait nullement méprisée dans ma belle patrie ; et de plus et surtout, la population environnante est considérable, d'après ce que j'ai cru voir. Je n'ai pu assister qu'à la prière du matin, très fréquentée d'habitude.

Le lendemain de notre arrivée, la famille Arbousset monta en wagon ; le fouet claqua, les bœufs partirent ; bientôt une colline déroba le tout à notre vue ; quelques heures après,

cette famille missionnaire quittait le territoire du Lessouto. Son chef, M. Arbousset, restait à Hébron un ou deux jours de plus pour terminer quelques affaires. Le lendemain, quand nous montâmes à cheval pour rentrer à Hermon, nous lui serrâmes fortement, mais tristement la main, lui souhaitant un heureux retour dans la patrie, mais tout affligés de voir s'éloigner du champ de travail commun un des ouvriers les plus anciens, que le Seigneur n'a jamais cessé d'accompagner de bénédictions et de grands succès. Mais nous savons ceci, c'est que, malgré son éloignement, l'œuvre du Seigneur qui se poursuit à Morija lui sera toujours chère. N'est-ce pas pour lui une source de souvenirs uniques parmi ses souvenirs, lui rappelant une terre consacrée par de nombreuses joies et de nombreuses douleurs, de grands succès et de non moins grands désappointements ? Puissent les souvenirs qu'il y laisse lui-même de son activité et de sa charité ne pas demeurer sans profit pour ses enfants en la foi !

A notre retour à Hermon, nous eûmes le plaisir de trouver M. Lautré, arrivé depuis peu de moments de Béerséba. Je me décidai à l'accompagner à Thaba-Bossiou, désirant en même temps pousser une reconnaissance jusqu'à l'ermitage de mon cher ami Coillard. Nous comptions partir le lundi ; mais une pluie torrentielle, la première de son espèce que je visse, nous déconcerta un peu. Mardi, tout étant au beau, nous franchîmes rapidement la distance qui sépare Hermon de Morija ; bientôt nous tournâmes la dernière montagne, et Morija nous apparut à quelque distance ; Morija, avec la haute montagne qui le domine, avec ses tombeaux, avec ses ruines, avec sa grande église ! Que de souvenirs tout cela ne me rappelait-il pas ! Il me semblait arriver dans des lieux connus, aimés ; c'était comme un revoir ! Après avoir salué la famille Maeder, je me rends au jardin. Je cherche des yeux un endroit un peu retiré, ombragé peut-être de cyprès. M. Lautré, qui sans doute avait deviné le but de mes recher-

ches, me montre une grande pierre plate, à fleur de terre, à l'ombre de quelques arbres fruitiers. C'est là ! me dit-il. Je fus un moment confus. Quoi ! pas même un nom ? Fatales idées européennes !... Cependant, après quelques instants, je compris, ou je crus comprendre ; son souvenir, à elle, il est dans les cœurs, gravé en lettres ineffaçables ; il n'est pas besoin d'inscription funèbre pour rappeler ses vertus chrétiennes. Oui, après tout, il repose bien là, le corps de ma belle-mère, dont je n'ai jamais connu le visage. Cependant, quelques fleurs !... A côté, deux tombes d'enfants... Thomas et Mariette Arbousset !...

Nous allâmes ensuite visiter les ruines de la vieille maison missionnaire, bâtie il y a vingt-six ans ; ce sont donc là les seules traces qu'une nation, se disant civilisée et chrétienne, ait laissées de son passage dans un pays païen. Un puissant cep de vigne a survécu à l'incendie et couvre le devant de la maison, comme pour dérober au passant la vue d'un grand crime.

Le soleil couché, nous assistâmes à l'école du soir pendant quelques instants : on chantait. Décidément les Bassoutos sont encore loin d'être bons musiciens. Il y a de fortes voix, il y a même de belles voix ; mais pas de goût, pas d'harmonie. C'est le cas, plus ou moins, dans les diverses stations du Lessouto. Ce n'est pas la faute des missionnaires, qui, d'après ce que j'ai vu moi-même, ont fait et font encore de grands efforts pour améliorer le chant. Mais ces gens-là chantent trop ; une mélodie n'est pas plutôt apprise qu'on la gâte. D'ordinaire il n'y a que deux voix : la basse, chantée par tous les hommes, et l'air par les femmes.

Les enfants chantent beaucoup mieux que les grandes personnes ; ça été pour moi, jusqu'à présent, une vraie jouissance, car ils ne forcent pas la mesure et n'introduisent aucune addition, ce qui conserve au chant son caractère et sa nature. Ceci ne peut se dire que des chants d'école ; seuls,

les enfants chantent bien, mais dès qu'ils sont mêlés aux grandes personnes, comme dans les services du dimanche, ils font comme elles. C'est grand dommage ! Il est difficile de se figurer combien il est doux d'entendre à distance ces chants, qui, après tout, ont un caractère unique : un indigène fait retentir sa voix dans sa hutte, un autre au milieu des troupeaux qui paissent dans la vallée, un troisième dans les jardins de blé ou de maïs ; en tout cas ils aiment le chant, ils l'aiment extrêmement, et cela peut, jusqu'à un certain point, faire pardonner l'exécution.

C'est là tout ce que je vis à Morija. Du reste, c'est une station qui progresse, grâce à l'impulsion donnée par M. Arbousset et aux arrangements réguliers auxquels il a soumis l'œuvre tout entière. Malgré cela, M. Maeder a beaucoup à faire, trop pour sa santé ; il est secondé admirablement par les diacres de l'Eglise. Ce poste, maintenant vacant, sera probablement occupé après la conférence d'avril. Par qui ? Nous n'en savons rien encore. Dieu désignera lui-même son serviteur. En quelque lieu que s'ouvre la porte, nous y entrerons avec joie.

Le lendemain, de bonne heure, nous chevauchions du côté de Thaba-Bossion. Nous nous rapprochions des Maloutis, dont nous voyions à notre droite la longue rangée aux sommets élevés et découpés. C'est une magnifique chaîne de montagnes, aux couleurs sombres, malgré l'absence absolue d'arbres et d'arbustes, et qui, ce jour-là, se détachaient vivement sur l'azur foncé du ciel de l'Afrique. Beau et grand spectacle ! Heureusement, pour enjoliver le tableau qui s'étalait devant nous partout, la campagne était verte, par suite des dernières pluies, et le tout avait un aspect de fraîcheur et de vie presque impossible à décrire. Le plus souvent nous courions, ayant à droite et à gauche de grands champs de blé indigène ou de maïs, presque mûr, dont souvent les tiges me dépassaient, quoique je fusse à cheval.

Il est vrai de dire que ce n'était pas un grand cheval, mais tout simplement une bonne petite monture, très docile, au galop fort doux, quoique court, que j'ai nommée Marengo, je ne sais trop pourquoi, et que j'aime beaucoup, quoiqu'elle m'ait jeté déjà trois fois à terre, non pas à cause de sa vivacité ou de mon ignorance de l'art de l'équitation; mais la grande herbe du pays dérobe souvent à la vue des trous ou d'étroits sentiers, et au moment où l'on s'y attend le moins, soit que l'on soit distrait par le paysage ou par la conversation, cavalier et cheval de rouler l'un sur l'autre, heureux si l'aventure se borne à quelques contusions. Chacun se relève de son côté : l'un se secoue, l'autre se brosse, et l'on continue sa route comme si rien ne s'était passé! Nous dessellâmes quelques instants auprès d'une cascade permanente, haute de plus de vingt-cinq pieds, considérée comme l'une des merveilles naturelles du Lessouto. Bientôt après mon compagnon de route me montra la « montagne de la nuit », Thaba-Bossiou, aux parois abruptes et couvertes de rochers de toutes formes, vraie forteresse imprenable, et sur laquelle Moshesh, aidé de quelques centaines de Bassoutos, peut facilement braver tous ses ennemis. On n'y arrive que par quelques sentiers pénibles, cachés dans les rochers, et qu'on pourrait facilement rendre impraticables. Nous côtoyions cette montagne depuis assez longtemps lorsque la station missionnaire apparut tout-à-coup devant nous. Nous traversâmes le village de Job, frère de Moshesh et chrétien éprouvé; puis nous longeâmes le jardin, l'étang, et peu après nous échangeons des salutations toutes fraternelles avec notre frère, M. Jousse, et sa compagne. Ainsi qu'à Morija, ici encore je me retrouvais en lieux connus, et même, durant mon court séjour dans cette station, je ne pus parvenir à me défaire d'une illusion extraordinaire, celle de me figurer qu'à chaque instant j'allais voir apparaître d'un côté ou d'un autre les anciens habitants de la maison,



tant leur souvenir est lié pour moi avec le nom de Thaba-Bossiou. Mon arrivée ne fut pas plutôt connue dans le voisinage, que les gens accoururent en foule pour me saluer. C'était tout à la fois joie et désappointement, ce dernier chez les femmes surtout. L'une : « Où est ta femme ? — A Batis (Hermon). — Pourquoi n'est-elle pas avec toi ? — Elle est fatiguée, elle a besoin de se reposer. » Une autre : « La verrons-nous bientôt ? — Je l'espère, bientôt. — Oh ! que nous serons heureux ! » Une ancienne servante surtout se montra fort mécontente, elle était presque fâchée ; elle me tourna bien vite le dos. (Le lendemain, le don d'un mouchoir la réconciliait quelque peu avec moi.) Une autre habituée de la maison, la bonne Naomi, témoigna au contraire beaucoup de satisfaction ; elle me baisa la main avec empressement. J'appris ainsi à connaître ces braves gens les uns après les autres. J'eus, de plus, un des jours suivants, l'occasion de leur présenter, dans une réunion assez nombreuse, les vœux et les salutations de leur premier pasteur et de sa famille. Leurs réponses, car il y en eut plusieurs, me firent comprendre qu'il n'avait pas travaillé en vain. Beaucoup de cœurs tressaillaient de joie et de reconnaissance à la simple prononciation de son nom. La distance ne sépare pas les cœurs chrétiens, encore moins ceux qui sont unis par les liens de la parenté spirituelle.—J'eus beaucoup de plaisir à assister aux différents services du dimanche. De bon matin, on voit déjà de tous côtés des groupes se diriger lentement vers la maison de prières, les uns habillés plus ou moins d'après les règles de la civilisation, les autres — en très petit nombre — dans leur costume national. Bientôt la cloche sonne, l'église se remplit. Ah ! voilà l'une des plus belles manifestations de l'amour et de la puissance de Dieu : des noirs, rien que des noirs, chantant de cœur les louanges du Seigneur, s'associant avec recueillement à la prière, écoutant attentivement l'explication qui leur est donnée de la Parole

de Dieu ! Il y a trente ans encore aucune prière en sessouto ne montait vers le ciel ; maintenant, chaque jour, des milliers de supplications et d'actions de grâces se pressent au pied du trône des miséricordes. Oui ! c'est un triomphe, possible seulement à l'amour et à la puissance de Dieu. Tout cela était fort intéressant et bien propre à remplir mon cœur de reconnaissance. L'école du dimanche — pour adultes et enfants, — le service de l'après-midi et l'école du soir, tout, dans cette journée, contribua à mon édification personnelle, même le sérieux avec lequel un des membres du troupeau allait, de banc en banc, pendant la prédication, réveiller ceux qui s'étaient laissés surprendre par le sommeil. Car, je savais que plusieurs avaient parcouru à pied, ce même jour ou la veille, trois, quatre et même cinq lieues pour avoir le privilège d'entendre parler du Sauveur.

Le jour suivant, une fête chrétienne réunissait dans la chapelle une affluence tout aussi considérable. C'étaient cinq nouveaux couples, qui, en présence de l'Église entière, venaient implorer sur leur union la bénédiction divine. Ce fut plus qu'une cérémonie, ce fut une action à laquelle chacun semblait prendre part. Aussitôt le service terminé, ils se formèrent en procession, les mariés en tête, et ils s'éloignèrent en chantant des cantiques. La promenade nuptiale dura jusqu'au soir. Ils revinrent alors à la maison missionnaire, où on leur servit trois grands paniers de pêches, qui furent vidés en un instant. — Les gens du pays peuvent s'habiller avec beaucoup de goût ; quelques coiffures de femmes, un peu à la béarnaise, étaient vraiment gracieuses, quoique simples ; elles savent très bien nuancer les couleurs, parmi lesquelles elles donnent en général la préférence à celles qui sont voyantes.

Le lendemain, M. Maitin, qui était venu de Bérée pour présider la fête, me conduisit chez lui. J'avais déjà, quelques jours avant, visité sa station, qui n'est séparée de Thaba-

Bossiou que par une large montagne, aux flancs escarpés et dont le sommet n'est autre chose qu'un immense plateau, où des milliers de bestiaux paissent pendant toute l'année. L'après-midi, accompagné d'un indigène, je partis pour Mékuatling. Nous traversâmes le Calédon, alors débordé, sur un bateau; de l'autre côté, les montagnes s'abaissent, les gorges disparaissent peu à peu; ce n'est plus qu'un terrain fortement ondulé. On sent qu'on quitte la région des montagnes pour s'approcher de cet immense plateau qui compose l'intérieur de l'Afrique. Nous arrivâmes chez M. Daumas un peu après le coucher du soleil. Je n'étais pas attendu, mon arrivée fut une surprise; les enfants me reconnurent tout d'abord; de suite je fus de la famille. M. Keck se trouvait précisément à Mékuatling. Cher M. Keck, il venait de perdre son plus jeune enfant, mais le ciel s'est enrichi. Notre ami était absent lorsque son petit Henri exhala son dernier soupir dans les bras de sa mère. Quel affreux isolement pour elle! M. Daumas, accompagné de Moletsané et de plusieurs membres de son Eglise, s'était rendu le dimanche précédent dans la nouvelle station pour présider à l'enterrement de l'enfant: c'est la première tombe du cimetière de cet endroit. La nouvelle maison missionnaire de Mékuatling est presque terminée; la situation en est vraiment superbe, la nature contribue à l'embellir; il y a eu cependant lieu à de grands et pénibles travaux. Quelques fleurs çà et là, quelques arbres en groupes ou seuls, plantés sur la pente de la colline où s'élève l'habitation, forment un agréable ensemble, et bientôt l'on verra ce que le bon goût et la persévérance peuvent accomplir dans le Lessouto. J'y passai trois jours très heureux; puis je m'acheminai du côté de la demeure de M. Keck.

C'est une nouvelle station: là, pas encore d'arbres, pas de jardin en plein rapport, pas de maison proprement dite; çà et là quelques pans de murs en briques séchées au soleil,

ici un tracé de jardin, là une petite maison presque achevée, destinée à abriter la famille missionnaire, qui jusqu'ici a logé dans son wagon, voilà, quant au matériel, ce qui marque l'emplacement de Bethléhem. Comme partout, les commencements sont pénibles. Mais le Seigneur aide ses serviteurs, et avec lui rien n'est difficile, à proprement parler. Le village de Mopéli, frère de Moshesh, est à une courte distance. M. Keck y tient encore les services du dimanche. Je m'y rendis avec lui le lendemain matin pour faire une visite au chef. Nous l'attendîmes quelques instants dans une espèce de cour, entourée de roseaux, dans l'intérieur de laquelle plusieurs jeunes gens préparaient des peaux de divers animaux à la manière du pays. Quelques instants après, Mopéli lui-même nous introduisait dans la cour précédant la hutte de sa première femme. C'est un homme grand, bien fait et poli; il nous fit asseoir, nous servit du café; la conversation devint bientôt assez familière. Je lui dis qui j'étais, d'où je venais; je lui présentai les salutations de mon beau-père. Il me répondit que cette visite lui faisait grand honneur, puisqu'il recevait chez lui la fille de son ancien missionnaire : « Car elle et toi, ajouta-t-il, vous ne faites qu'un. »

Je lui demandai s'il avait peut-être quelque message réjouissant à faire parvenir à celui qui, autrefois, l'avait instruit à Thaba-Bossiou. Il détourna la question, et, quoique je la lui renouvelasse sous plusieurs formes, il trouva toujours moyen de l'esquiver. Hélas! c'est qu'il est aussi retourné à ses coutumes païennes; d'une main il favorise l'établissement de M. Keck auprès de lui, mais de l'autre il défait ce qu'il a aidé à bâtir. Les chefs de ce pays ne peuvent pas feindre l'ignorance de Pilate et dire : Qu'est-ce que la vérité? Mais ils craignent de perdre leur influence s'ils s'attachent à Christ, les païens étant encore en majorité. A Lérivé, mon ami Coillard a eu le triste privilège d'assister aux danses frénétiques des gens de Molapo, et d'entendre de près leurs

cris et leurs hurlements. A Thaba-Bossiou, des fils de Moshesh sont allés successivement, à la requête de leur père, donner sur la montagne, pendant deux ou trois semaines, le spectacle de scènes pareilles; et moi-même j'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer sur ma route des gens qui allaient ou revenaient de ces fêtes; et ces hommes à l'accoutrement sauvage, ces armes, ces ornements guerriers, ces cris, tout semblait me ramener en arrière, au temps où le nom de Jésus n'avait jamais encore été proclamé.

Je rentrai le samedi après midi à Bérée, tout disposé à jouir du lendemain, et fort heureux de la perspective d'assister à une seconde fête chrétienne : cette fois-ci, ce devait être des baptêmes. Le lendemain, le service divin commença d'assez bonne heure. Il eut lieu en plein air; car la chapelle actuelle est trop petite, et celle qui doit la remplacer était à peine commencée. Ce fut une action solennelle et bénie. Le Seigneur était avec nous. Malheureusement, je ne comprends pas encore assez la langue du pays pour pouvoir donner ici une esquisse, même incomplète, des paroles qui furent prononcées de part et d'autre. Je le regrettai d'autant plus pour moi-même que je fus frappé de la simplicité et de la beauté du langage qu'employèrent deux des néophytes appelés à faire une profession de foi, et dont on me traduisit quelques mots. Parmi eux se trouvait le fils d'Esaiâ Séèle, chef d'un village voisin. C'est un de ces chefs, peu nombreux, qui sont, pour ceux qui les entourent, des exemples de piété véritable et pratique. Cet Esaiâ préside lui-même le service du soir dans son village; il a même commencé à bâtir une petite chapelle pour ses gens. Sans doute, ce fut un grand bonheur pour lui de voir son fils entrer résolument dans l'assemblée de ceux qui confessent le Seigneur Jésus; la manière dont il le montra fut caractéristique : à l'issue du second service, il fit une collecte qui fut très bien accueillie, quoique inattendue; puis il invita tous ceux qui étaient présents à se rendre

dans son village pour prendre part à une espèce d'agape qu'il avait préparée ; un bœuf, tué la veille, en faisait presque tous les frais. Quelques heures plus tard, des chants nous annonçaient leur retour : ils remerciaient le Seigneur de cette fête chrétienne ; il y a lieu d'espérer qu'elle ne sera pas sans résultats.

J'avais maintenant tout vu, tout examiné de ce côté, à l'exception de Lérivé. Pour différentes raisons, je dus renoncer à faire une visite à mon cher ami Coillard. Ce fut à mon très grand regret. Sa complète solitude — à six lieues à cheval de la station la plus rapprochée — les travaux, les difficultés, inhérents à toute entreprise du genre de celle dans laquelle il est engagé, tout cela ne servait qu'à augmenter mon désir de le voir, et mes regrets de ne pouvoir le faire. Il est bien seul, d'autant plus seul que tout son entourage est païen. Je tournai tristement la tête de mon cheval du côté d'Hermon. M. Jousse m'accompagnait. A six heures du matin, nous étions en route, et après nous être arrêtés deux ou trois heures à Morija pour laisser reposer nos chevaux, nous arrivions à Hermon vers huit heures du soir. Je rentrai chez moi après une absence de près de vingt jours, et après avoir parcouru près de cent lieues. J'ai beaucoup vu, beaucoup admiré, beaucoup prié. Je rends grâces au Seigneur !

Il est temps maintenant que je m'arrête un peu à Hermon même, station que j'ai pu examiner avec soin, par le fait que depuis plusieurs semaines nous jouissons, ma compagne et moi, de la bonne hospitalité de notre oncle, M. Dyke. La situation naturelle de cette station n'a rien d'attrayant, la rareté des sources permanentes ne permettant pas toujours de choisir un emplacement agréable à la vue. Heureusement cela importe peu à l'œuvre spirituelle. Ici, il n'y a pas de chef ; aussi les obstacles qui ailleurs existent par le fait même de la présence d'un tel personnage sont nuls ; mais il

en est de nature différente qui valent les autres. Les services sont bien fréquentés. Il y a parmi les assistants une arrière-grand'mère qui demeure à vingt milles de la station. Elle est dans la classe des catéchumènes, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants. Elle ne vient au service qu'une fois par mois, car elle fait le trajet à pied, quoique très faible et souvent malade. Honte à nous, chrétiens d'Europe, chrétiens des pays civilisés ! la plus petite distance nous effraie quand il s'agit du service de notre Dieu ! Les païens affluent en assez grand nombre parmi les candidats au baptême. M. Dyke espère en recevoir treize dans l'Eglise, à l'époque des fêtes de Pâques. Aujourd'hui même doit avoir lieu à titre d'épreuve, une espèce de conversation, entre ces candidats et les membres de l'Eglise, qui ont la liberté de leur demander compte de leur foi et de leurs espérances. L'école de la semaine est considérable ; en moyenne, il s'y trouve entre quarante et cinquante enfants. Tout cela réjouit le cœur, surtout quand on compare le présent à ce qu'a dû être le passé. De plus, le dimanche ou pendant la semaine, quelques chrétiens des plus fermes, des plus instruits, s'en vont évangéliser les villages des environs ; le Seigneur bénit leurs travaux. Tout ce qu'ils font, ils le font avec joie et courage, et ils semblent ne pas comprendre qu'on puisse apporter de la tiédeur, de la lenteur dans l'œuvre du Maître. La construction de la nouvelle chapelle avance considérablement ; ce sera un bâtiment magnifique pour le Lessouto, solide et simple.

Il est temps que je termine. Vous pardonneriez à un jeune homme de si longs détails ; mais ce sont mes premières observations, et je tenais à vous les communiquer.

La santé de ma chère femme, un peu éprouvée par les fatigues de notre long voyage, est tout-à-fait satisfaisante. Nous nous unissons pour vous saluer bien affectueusement en Jésus.

Ad. MABILLE.

---